

**Jeudi 15 janvier 2015.**

**Groupe Lectures : Jean ROUAUD**

Quand en novembre 1990, les académiciens Goncourt décernent leur prix à **Jean Rouaud** pour son premier roman « *Les Champs d'honneur* » personne ne connaît cet auteur. On apprend bientôt qu'il est kiosquier sur un boulevard parisien: c'est là qu'il a rencontré Jérôme Lindon, son roman est publié aux Éditions de Minuit.

Jean Rouaud est né en décembre 1952, en Loire qui s'appelait encore Inférieure, expression que l'auteur a conservée, en fait, le cœur rural et bigot du vieux pays chouan. Il a une enfance marquée par le décès de son père quand il a dix ans. Son éducation est sévère, sa mère aimante est rigide et pleine de principes.

« *Elle ne lira pas ces lignes, la petite silhouette ombreuse dont on s'étonnait qu'elle eût pu traverser trois livres sans donner de ses nouvelles. » (Pour vos cadeaux)*  
Ainsi commence le dernier roman de Jean Rouaud qui, dans son quatrième livre, nous parle de sa mère avec une tendresse retenue et beaucoup d'émotion.

De 1962 à 1969, il fait ses études secondaires au lycée catholique Saint-Louis à Saint-Nazaire : enfant solitaire, il ne se plaît pas dans cette communauté :

*Le Monde à peu près* est l'histoire d'un adolescent myope, meurtri par la mort tragique et prématurée de son père, affrontant des problèmes de valeurs et d'identité, de destin et de choix, d'amitié et d'amour. Cette myopie a des incidences sur le rapport qu'il entretient avec le monde et avec les autres notamment lorsqu'il joue au football et surtout dans la difficile approche des filles.

« *Au cours de cette première année de collège, rebuté par une nourriture qui ne ressemblait en rien à la cuisine maternelle, j'avais pris l'habitude de m'alimenter essentiellement de tartines beurrées et de sucre : douze morceaux et demi dans mon bol de café au lait déjà pré sucré du matin, lequel nous était servi dans de grands pots en aluminium fondu, que nous apportaient sur des chariots à l'armature tabulaire de couleur crème deux vieilles petites sœurs rabougries et moustachues, empêtrées dans une épaisse robe noire protégée sur le devant d'un tablier blanc sous lequel pendait un chapelet.[...].*

Il passe un baccalauréat scientifique puis étudie les Lettres modernes à l'université de Nantes.

Après avoir obtenu une maîtrise, il occupe différents emplois provisoires, tels que pompiste ou vendeur d'encyclopédies médicales. En 1978, il est engagé à *Presse-Océan* et, comme il le raconte dans son livre *Régional et drôle*, après avoir travaillé à la sélection des dépêches de l'AFP, il est chargé de rédiger un « billet d'humeur » publié tous les deux jours sur la « une » du journal, avec la consigne de faire régional et drôle.

Il part ensuite à Paris où il travaille dans une librairie, puis comme vendeur de journaux dans un kiosque, rue des Flandres dans le XIX<sup>e</sup>.

### Son premier roman, et « le roman familial »

Un roman qui a pour trame la guerre de 14-18 est le point de départ de la riche carrière littéraire de Jean Rouaud.

« *Les Champs d'honneur* », couronné en 1990 par le Prix Goncourt, rencontrera un immense succès populaire avec un demi-million d'exemplaires vendus en moins de quatre mois, de multiples traductions en plusieurs langues, et l'unanimité des critiques.

*Il s'agit de la chronique d'une famille dont la destinée se confond avec la première guerre mondiale.* À travers l'histoire de cette famille, on entrevoit l'Histoire officielle avec un regard différent. Tout cela est écrit dans un style sobre et précis. On y discerne une dimension à la fois tragique et comique face aux choses et aux gens.

« La guerre de 14, c'est l'événement fondateur de notre époque. Cette guerre qui a tout détruit, à commencer par la mémoire (jean Rouaud)

Le livre est surtout un travail de mémoire. Un des trois enfants d'une famille de petits commerçants, vivant en Loire Inférieure, peu après la guerre, se retourne sur le passé de sa famille, surtout un grand-père et une vieille fille, la tante Marie qui occupait une dépendance de la maison.

Je ne résiste pas à vous donner un « portrait » de cette petite tante :

« Que pouvait-il nous arriver de fâcheux ? Un cierge allumé devant l'autel préparait la réussite aux examens, saint Joseph veillait sur la famille, Christophe sur la voiture, Thérèse sur la santé, Victor établissait au-dessus de la commune un microclimat de la grâce et la Vierge, omnipotente dans ses multiples incarnations, assurait un joli mois de mai, une moisson abondante, le retour des conscrits, des grossesses heureuses et dispensait mille antidotes pour se faufiler sans dommages au travers des calamités du monde. A la mort de notre Marie, on avait retrouvé, sous les différentes statues de saints qu'elle disposait dans les anfractuosités du mur du jardin, ainsi qu'au dos des cadres pieux de sa chambre, des dizaines de petits papiers pliés. »

La saga familiale se poursuit les années suivantes avec « *Des hommes illustres* » (1993), roman consacré à son père, disparu brutalement le lendemain de Noël alors que Jean avait 11 ans ; « *Le monde à peu près* » (1996), récit de son adolescence ; puis « *Pour vos cadeaux* » (1998), et « *Sur la scène comme au ciel* » (1999), deux romans dédiés à sa mère.

« Elle ne lira pas ces lignes, la petite silhouette opiniâtre qui courait après le temps perdu, traversant la vie à sa manière toujours pressée, en trottinant sur ses inévitables petits talons, la tête rentrée dans les épaules, le front volontaire, les bras le plus souvent chargés de colis, comme si elle cherchait à combler son retard, ayant tellement mieux à faire que de prendre littérairement la pose, nous suggérant à son passage éclair dans le couloir, par la porte ouverte de la cuisine où nous sommes attablés, tandis qu'elle court chercher dans l'entrepôt le verre manquant d'un service vendu dix ans plus tôt: commencez sans moi, ou, ne m'attendez pas, et que, comprenant immédiatement de quoi il retourne, nous choisissons prudemment de placer la soucoupe au-dessus de sa tasse afin de maintenir son café au chaud, qu'elle boira froid de toute

*façon, car elle ne reviendra pas de sitôt et elle déteste le café réchauffé, mais, maintenant que le magasin est ouvert, jusqu'à l'heure de sa fermeture, nous devrons composer avec notre comète laborieuse.* (p.113, « Pour vos cadeaux)

Un père qui appartenait à la résistance, une mère qui a échappé au bombardement de Nantes, deux grands-oncles décédés lors de la première guerre mondiale ou encore une enfance en Algérie ont mis la guerre parmi les thèmes centraux de l'œuvre de Jean Rouaud, en parallèle à une quête personnelle et familiale, ainsi qu'à un attachement à sa région d'origine de la Loire-Atlantique..

**Régional et drôle** regroupe plusieurs textes, dont le premier, le plus long donne son titre au recueil. Le texte **Régional et drôle** débute par l'expérience de Jean Rouaud à *Presse-Océan*, mais il passe ensuite à une étude de ce qu'est pour lui la littérature, évoquant notamment le personnage d'Arthur Rimbaud, sur lequel il écrivait au début des années 1970. Ce texte se termine par un aspect de son projet initial: faire de ce milieu de nulle part [c'est-à-dire : **Campbon, Loire-Inférieure**] un lieu mythique.

#### **Les autres œuvres :**

Elles ne revêtent pas le même aspect autobiographique « classique » que le « roman familial » des premiers mais dans chaque ouvrage, on retrouve l'auteur, son école religieuse, son éducation religieuse, Joseph, son cousin, la tante Marie lui et ses copains en mai 68, lui et ses copains après mai 68, dans « des expériences du Larzac », de l'auto-stop, les filles, la musique, beaucoup la musique, la poésie et Rimbaud, la période des petits boulots ..

Ils ne paraîtront plus aux éd de Minuit.

#### **Rencontre avec Jean Rouaud :**

*Longtemps emprisonné dans l'image du «kiosquier qui a décroché le Goncourt», Jean Rouaud est en fait un écrivain polyvalent : il a écrit des chansons pour Johnny Hallyday ou Juliette Gréco, des pièces de théâtre, réalisé des documentaires, et même enregistré un disque.*

Portrait d'un touche-à-tout souriant : entretien avec le Figaro en janvier 2009.

Il suffit de poser une question sur la littérature pour que le visage de Jean Rouaud s'illumine, que le sourire aux coins des lèvres qui ne le quitte jamais s'élargisse. Il a ôté son lourd manteau. Il a tant de choses à dire. Et d'abord ce message, fil rouge de l'entretien : «**La littérature est le meilleur mode de connaissance du monde. Mais elle est attaquée de tous côtés**», martèle-t-il.

**Depuis le Goncourt**, Rouaud a fait bien d'autres choses. D'abord, il a publié une vingtaine de livres ; il a changé de maison d'édition, a quitté les Éditions de Minuit, indissociables de son

succès ; et il est devenu un auteur touche-à-tout : chanson, théâtre, documentaire, et bientôt cinéma avec la rédaction d'un scénario... Contrairement à nombre de ses pairs qui prennent la pose en affirmant ne lire «que des classiques», lui dit haut et fort qu'il s'intéresse à ses contemporains ; mieux, il les rencontre, les défend, travaille avec eux .

**Alors, ce Goncourt 1990 pour un premier roman ?**

Aucun signe d'exaspération quand on lui pose une question à laquelle il a déjà répondu mille fois. Il aurait pu s'attendre à ce que l'on évoque son nouveau roman, *La Femme promise* (Gallimard), qui paraît jeudi prochain. Non, il raconte encore, avec plaisir : «J'avais voulu le titrer *Loire-Inférieure*, mais Jérôme Lindon, (le patron des Éditions de Minuit), m'a dit que je risquais d'être catalogué comme un écrivain régionaliste. Alors on a opté pour *Les Champs d'honneur*. Quand Lindon a vu le titre inscrit sur la couverture, il m'a dit : "Ça sonne comme un classique." Il était le seul à y croire. D'ailleurs, le livre n'a pas été expédié aux membres du jury Goncourt, je ne figurai pas dans les différentes listes des lauréats potentiels.» La suite, on la connaît. Rouaud s'attendait à vendre 300 exemplaires de ce premier livre. Il a dépassé le million...

---

Pour la petite histoire, le lendemain du prix, il quittait le kiosque de la rue de Flandres dans le XIX<sup>e</sup> arrondissement, un kiosque filmé jusqu'à l'overdose. Mais qui pouvait devenir sa prison. Car comment survivre à un prix Goncourt survenu par surprise à l'âge de 38 ans ?

«J'étais surtout hébété et triste.» Triste ? «Oui. Je revoyais tout ce que j'avais sacrifié pour l'écriture. En étant publié, j'ai été sauvé de justesse, en quelque sorte rattrapé par les cheveux. J'appartenais enfin à la famille de la littérature.» Ce sera le seul moment de la conversation où l'on perçoit un peu de peine dans le regard, comme si le fil de sa vie d'avant le Goncourt défilait.

L'auteur de *L'Imitation du bonheur* raconte encore sa vie au lendemain du prix. La gloire. «Une pression énorme». «Je craignais, comme certains le pensaient alors, être réduit à l'homme d'un seul livre. On disait que je n'en écrirais pas d'autres. L'attitude vis-à-vis d'un lauréat Goncourt n'est pas bienveillante», souligne-t-il. Et d'ajouter : «La marge de manœuvre était réduite, il fallait que je publie un roman, mais à condition qu'il ne soit pas trop éloigné de l'univers de celui qui a décroché le précieux sésame.» Dilemme qu'il résout en écrivant *Des hommes illustres*.

Au fond, Jean Rouaud s'est «libéré» du Goncourt en rejoignant les éditions Gallimard, en 2001. Il y donne un essai littéraire sur la création et le rôle du roman. : Un tournant culturel : adieu la maison de Robbe-Grillet et Duras. Bonjour celle de Camus, Giono, Aragon. «C'est vrai. Jérôme Lindon m'a permis d'exister en tant qu'auteur, mais je sais qu'il n'aimait pas mes digressions. J'avais besoin de passer à autre chose, une sorte de mue.»

### Seront publiés chez Gallimard :

- 2001 : *La Désincarnation*, Éd. Gallimard (étude sur l'écriture du roman)
  - 2004 : *L'Invention de l'auteur*, Éd. Gallimard
  - 2006 : *L'Imitation du bonheur*, Éd. Gallimard
  - 2006 : *La Fuite en Chine*, Éd. Les Impressions nouvelles, Bruxelles - (théâtre)\*
  - 2008 : *La Fiancée juive*, Éd. Gallimard
  - 2009 : *La Femme promise*, Éd. Gallimard
  - 2011 : *Comment gagner sa vie honnêtement (la Vie Poétique, 1)*, Éd. Gallimard.
  - 2012 : *Une Façon de chanter (la Vie Poétique, 2)*, Éd. Gallimard. Dans ces ouvrages, il revient sur les événements racontés dans ses premiers romans, on y retrouve des figures familiaires (la Tante Marie, Joseph, ses cousins..) mais aussi des expériences personnelles : l'auteur et les filles, l'auteur et mai 68 et les changements, l'auto-stop ...
- 
- Le troisième opus de « la vie poétique » « *Un peu la guerre* » paraît en 2014, chez Grasset. Ce livre revient sur la genèse de « son roman familial ». " **C'est un livre remarquable par l'élégance de la méditation autobiographique,**" dit M Weizmann. (*Le Monde des livres*) "**Le carburant de son exploration solitaire est une mythographie mémorielle, familiale, nationale**"

Des essais seront publiés ailleurs, dernièrement « *Eclats de 14* » aux éd Dialogues.

Il a aussi collaboré à des livres collectifs avec Michel Le Bris

C'est aussi la période où Jean Rouaud commence, avec un véritable plaisir, à s'essayer à d'autres registres : « Je suis un auteur. Partout où je peux placer mon écriture, je le fais. C'est juste une manière de diversifier mes domaines d'expression. Et j'ai presque tout fait », dit-il en riant. La liste est longue. Six documentaires, aussi bien sur le poète René-Guy Cadou - à qui le rattache la région nantaise - que sur des photographies de Mao. Des chansons, et pas pour n'importe qui : Johnny Hallyday pour son album À la vie. À la mort, Juliette Gréco dans Aimez-vous les uns les autres ou disparaissez, Jean Guidoni... Des pièces de théâtre, un scénario pour un film qui sera diffusé sur France 3. Il s'est même essayé à la bande dessinée en signant le scénario de Moby Dick, illustré par Denis Desprez.

Ce qui nourrit Jean Rouaud, quand il n'écrit pas pour lui ? Les rencontres littéraires qu'il anime. Outre les journées Gracq à Saint-Florent-le-Vieil, il convie fréquemment de jeunes auteurs à des rencontres. Dans celle qui avait pour thème « L'enchantement romanesque », on pouvait entendre Stéphane Audeguy et Muriel Barbery : « **J'ai un côté militant de la littérature, elle est tellement attaquée de tous côtés. Je ne comprends pas cet acharnement, après tout ce ne sont pas les écrivains ni les poètes qui font tourner l'économie, ils ne sont pas responsables de cette catastrophe financière. Et pourtant, elle permet de comprendre le monde.**

---

Outre les romans, Jean Rouaud a également écrit deux courts textes en 1996 :

« *Le paléo circus* », Jean Rouaud indique qu'il a voulu défendre deux idées : " *La première montre que l'art est le maillon indispensable entre l'économie de chasse et l'élevage, comme si en peignant des bisons, les guerriers magdaléniens les avaient apprivoisés. La seconde s'interroge sur la*

*manière dont une société fondée sur la force a pu admettre en son sein un être improductif et laisser se développer un tel contre-pouvoir*".

Il va de soi que l'auteur a pris des libertés avec la préhistoire officielle, et nous réserve du même coup de très bonnes surprises

« *'Roman-Cité' Promenade à la Villette* », tous les deux constituant des témoignages sur l'histoire et la culture française.

De même, en parallèle à sa vie d'écrivain, Rouaud est aussi un chroniqueur remarqué dans la presse écrite. Il a ainsi publié des textes dans le quotidien suisse **Le temps**, ou encore dans **Libération**. De novembre 1999 à avril 2001, il a également contribué aux pages littéraires de **l'Humanité**, livrant chaque semaine des textes qui seront regroupés dans le recueil « *La désincarnation* » (2001). (déjà évoqué)

Au fil des ans, l'expression artistique de Rouaud se développe. En 2007, il signe le scénario de « *Moby Dick* », une bande dessinée illustrée par Denis Desprez et en 2008 il publie « *La fiancée juive* », recueil de huit textes courts et d'un poème/paroles de blues, morceau que l'on retrouve également dans un CD fourni avec le livre, composé et interprété par Rouaud lui-même.

### *Ce que le groupe a lu :*

On pourrait dire " le groupe a tout lu, à plusieurs reprises et dans différents ouvrages à l'exception des essais sur « l'écriture du roman »"

En effet, après ce que j'ai appelé « Le roman familial », les ouvrages parus aux éditions de Minuit, J Rouaud reprend, remanie - mais pas toujours, ce qu'il a déjà dit ailleurs.

Plutôt que résumer chaque ouvrage, je vais citer J Rouaud pour un ou deux passages de chacun d'eux.

#### **« Les Champs d'honneur » (Prix Goncourt 1990)**

##### **- Le climat breton :**

\* *La pluie est une compagne en Loire-Inférieure, la moitié fidèle d'une vie. La région y gagne d'avoir un style particulier car, pour le reste, elle est plutôt passe-partout. Les nuages chargés des vapeurs de l'Océan s'engouffrent à hauteur de Saint-Nazaire dans l'estuaire de la Loire, remontent le fleuve et, dans une noria incessante, déversent sur le pays nantais leur trop-plein d'humidité. Dans l'ensemble, des quantités qui n'ont rien de considérable si l'on se réfère à la mousson, mais savamment distillées sur toute l'année, si bien que pour les gens de passage qui ne profitent pas toujours d'une éclaircie la réputation du pays est vite établie: nuages et pluies.(p.15).*

*\* Le crachin n'a pas cette richesse rythmique de l'averse qui rebondit clinquante sur le zinc des fenêtres, rigole dans les gouttières et, l'humeur toujours sautillante, tapote sur les toits avec un talent d'accordeur au point de distinguer pour une oreille familière, les matériaux de couverture: ardoise, la plus fréquente au Nord de la Loire, tuile d'une remise, bois et tôles des hangars, verre d'une lucarne. Après le passage du grain de traîne qui clôt la tempête, une voûte de mercure tremble au-dessus de la ville. Sous cet éclairage vif-argent, les contours se détachent avec une précision de graveur: les accroche-cœur de pierre des flèches de Saint-Nicolas, la découpe des feuilles des arbres, les rémiges des oiseaux de haut vol, la ligne brisée des toits, les antennes-perchoirs. L'acuité du regard repère une enseigne à 100 mètres- et aussi l'importun qu'on peut éviter. Les trottoirs reluisent bleu comme le ventre des sardines vendues au coin des rues, à la saison. Les autobus passent en sifflant, assourdis, chassant sous leurs pneus de délicats panaches blancs. Les vitrines lavées de près resplendissent, le dôme des arbres s'auréole d'une infinité de clous d'argent, l'air a la fraîcheur d'une pastille à la menthe, la ville repose comme un souvenir sous la lumineuse clarté d'une cloche de cristal.(p.20)*

**- - Les habitudes de conduite du grand-père dans sa désopilante et capricieuse 2CV :**

*"La 2 CV est une boîte crânienne de type primate : orifices oculaires du pare-brise, nasal du radiateur, visière orbitaire des pare-soleil, mâchoire prognathe du moteur, légère convexité pariétale du toit, rien n'y manque, pas même la protubérance cérébelleuse du coffre arrière. Ce domaine de pensées, grand-père en était l'arpenteur immobile et solitaire. Grand-mère s'en sentait exclue, au point de préférer marcher plutôt qu'il la conduise, du moins pour les courtes distances. Or la marche n'était pas son fort, compliquée par les séquelles d'un accouchement difficile, une déchirure, qui lui donnait cette démarche balancée. Grand-père prenant le volant d'une autre voiture, elle s'installait sans rechigner à ses côtés. Car à toutes elle trouvait du charme, sauf à la 2 CV."*

**- L'horreur du carnage de la grande guerre qui perdure dans les cœurs des aînés : les gaz ...**

*"Maintenant, le brouillard chloré rampe dans le lacis des boyaux, s'infiltre dans les abris (de simples planches à cheval sur la tranchée), se niche dans les trous de fortune, s'insinue entre les cloisons rudimentaires des casemates, plonge au fond des chambres souterraines jusque-là préservées des obus, souille le ravitaillement et les réserves d'eau, occupe sans répit l'espace, si bien que la recherche frénétique d'une bouffée d'air pur est désespérément vain, confine à la folie dans des souffrances atroces. Nous n'avons jamais vraiment écouté ces vieillards de vingt ans dont le témoignage nous aiderait à remonter les chemins de l'horreur : l'intolérable brûlure aux yeux, au nez, à la gorge, de suffocantes douleurs dans la poitrine, une toux violente qui déchire la plèvre et les bronches, amène une bave de sang aux lèvres."..*

Il s'agit donc de la chronique d'une famille dont la destinée se confond avec la première guerre mondiale. À travers l'histoire de cette famille, on entrevoit l'Histoire officielle avec un regard différent. Tout cela est écrit dans un style sobre et précis. On y discerne une dimension à la fois tragique et comique face aux choses et aux gens.

## « Les hommes illustres »

"Des hommes Illustres" confirme ce que le premier roman promettait. J. Rouaud est un écrivain remarquable, subtil, et original. Situé dans la même région que les *Champs d'honneur*, le roman porte sur le père de l'auteur, Joseph, un représentant de commerce qui allait mourir à quarante-un ans et laisser une famille bouleversée derrière lui.

Tandis que les *Champs d'honneur* peignaient les grands-parents maternels et la famille paternelle décimée par la première guerre mondiale, ce volume dépeint le père du narrateur, Joseph. Homme affectueux, capable et responsable, Joseph sillonnait la Bretagne vendant de la porcelaine et de la verrerie six jours par semaine. Le septième jour, il emmenait souvent sa famille dans la voiture et s'adonnait à sa passion des vieilles pierres qu'il collectait en vue de la fabrication d'une fontaine qui n'était jamais construite. Pendant des années il transporta de lourdes boîtes d'échantillons et de pierres qui abîmèrent sa colonne vertébrale et ruinèrent sa santé.

Comme dans son livre précédent, J. Rouaud fouille au plus profond l'histoire de Joseph, une histoire aussi déterminée par la deuxième guerre mondiale que la génération antérieure l'avait été par la Grande Guerre

### - La solidité de Joseph et son amour des vieilles pierres :

"Il avait la passion des vieilles pierres. Ce qui veut dire que, bien qu'elle batte à deux pas, il nous a peu emmenés voir la mer. La mer, pour l'ancienneté, ne craint personne, elle était déjà là aux premiers matins du monde. Mais ce côté fuyant, cette eau qui dort au-dessus des gouffres, cette vague qui va et vient sans se décider vraiment, cette marée qui se retire et revient six heures plus tard reprendre comme un voleur le morceau de plage qu'elle vous a donné - la mer ne correspond en rien à notre père. Lui, on le rangeait spontanément dans la catégorie des solides. On devinait que les pierres avaient à ses yeux la qualité de l'homme estimable, qui protège, bâtit et ne plie pas." (p.25)

### - Le représentant de commerce :

"La Bretagne était son terrain d'élection. Il la sillonnait en long et en large, six jours sur sept, pour le compte d'un grossiste de Quimper, installé en bordure de l'Odet, rue du Vert-Moulin. L'adresse se retenait sans peine: rue du Vermoulu, plaisantait-il quand les affaires ne marchaient pas. Son secteur couvrait les cinq départements bretons, moins la petite partie sud-Loire, l'estuaire formant, avant que les ponts ne l'enjambent, une frontière naturelle. Afin d'organiser au mieux ses itinéraires, il avait collé sur une planche de contreplaqué les cartes Michelin au 1/200 000 de la région et, en les juxtaposant, reconstitué une grande Bretagne qui couvrait tout un mur de bureau." (p27)

### - Le résistant

"Tu n'ignores pas que, réfractaire au STO, il se cache dans une ferme des environs, mais n'en va pas tirer des conclusions hâtives, car il s'agit d'un brave-sais-tu son surnom dans la Résistance ? Jo le dur, oui, tu as bien entendu, il ne s'en vantera pas, on trouve le renseignement dans une lettre de la fin de la guerre, écrite par le commandant du réseau Neptune auquel il appartint un certain temps, attestant qu'il effectua de nombreuses et périlleuses missions et que sa conduite et sa bravoure ont toujours été dignes des plus grands éloges, mais il ne supporte pas longtemps une autorité, c'est un trait de son caractère, il faudra que tu t'y fasses, et il change de groupe comme plus tard d'employeurs." (p.172)

### « Le monde à peu près »

*Le Monde à peu près* est l'histoire d'un adolescent myope, meurtri par la mort tragique et prématurée de son père, affrontant des problèmes de valeurs et d'identité, de destin et de choix, d'amitié et d'amour. Cette myopie a des incidences sur le rapport qu'il entretient avec le monde et avec les autres notamment lorsqu'il joue au football et surtout dans la difficile approche des filles. Pour un jeune homme qui devrait porter des lunettes, la vision est un souci permanent, renforçant ou atténuant selon les cas le doute de soi propre à la jeunesse.

---

### - Les supporters du dimanche

---

"On les entend du bord de touche lancer aux joueurs de pertinentes consignes: passe, tire, dégage - quoique facile à dire, bien sûr -, se lamentant d'une balle perdue comme si sur le coup le sort du monde en dépendait, tournant momentanément le dos de l'air de ceux qui ne veulent plus voir ça ou qui en ont trop vu. Mais le monde n'est pas en cause, il s'agit juste par ce dépit exprimé de montrer à un public se réduisant à eux-mêmes qu'ils prennent de l'intérêt à la partie, ou du moins qu'ils cherchent mutuellement à s'en convaincre. Alors pourquoi celui-là garde-t-il la balle quand son partenaire démarqué s'est déjà engouffré dans une brèche de la défense, provoquant un début de panique dans les rangs adverses ? L'occasion serait nette et franche, la balle déjà dans les filets, si l'autre idiot, moi par exemple, ne s'ingéniait à vouloir la garder." (p.11)

### - Les manifestants

"Manifester est un art. Il ne suffit pas de défiler derrière les banderoles et de reprendre en chœur les chansons aux paroles détournées qu'entonner dans son mégaphone en forme de fleur avec son pistil central un militant poète [...], il faut avoir l'air convaincu, presque farouche, sans se départir pourtant d'un côté bon enfant, volontiers blagueur mais prude, bon vivant mais avec de la tenue, preuve qu'un militant ne dédaigne pas de goûter les fruits du travail mais veille à n'en pas abuser, et donc grave et léger, tout en progressant d'un pas lent sans donner le sentiment de traîner des pieds, en veillant à adresser des sourires complices aux passants massés sur le bord du trottoir, en les invitant par un bon mot à se joindre au mouvement, en

*refusant de polémiquer avec les provocateurs qui vous traitent de fainéants, et surtout en donnant l'impression que pour rien au monde vous ne voudriez échanger votre place"*

### **« Pour vos cadeaux »**

*"Elle ne lira pas ces lignes, la petite silhouette ombreuse dont on s'étonnait qu'elle eût pu traverser trois livres sans donner de ses nouvelles."*

Ainsi commence le dernier roman de Jean Rouaud qui dans ce quatrième livre nous parle de sa mère avec une tendresse retenue et beaucoup d'émotion

#### **- Unicité de l'être**

*"C'est une mère qui meurt, c'est le moule qui soudain se brise, et du coup on perd tout espoir de se voir offrir une seconde chance, on devient à ce moment véritablement une œuvre unique, numérotée, signée, et on découvre enfin que c'est sa vie que l'on joue, que toutes les ratures, tous les repentirs, les errata s'y inscrivent comme des balafres, qu'il n'y aura pas de mise au propre dans une vie future, pas de refonte, parce que la matrice n'est plus et qu'on devient soi-même l'original." (p. 19)*

#### **- L'influence de l'Église**

*"On se dit que, pour la liberté de penser de notre maman, ce ne devait pas être tout rose. En quoi il n'y a pas lieu de s'étonner, quand on sait qu'elle est née en mil neuf cent vingt-deux, c'est-à-dire dans ces terres de l'Ouest labourées par la Contre-Réforme, encore sous le choc des prêches menaçants de Louis-Marie Grignon-de-Montfort, lequel, s'il lutta férolement contre le jansénisme, n'encourageait pas pour autant à goûter aux plaisirs de la vie, et des régimes d'austérité du terrible abbé Rancé. Ajoutez les hordes chouannes et les châtelains du bocage toujours aux commandes, et vous comprendrez que cet héritage rabat-joie augurait mal pour la débarquée du cinq juillet d'une vie d'aventures et de licence." (p.11)*

#### **Une vie consacrée au travail et à ses enfants dont le plaisir se ramenait à la satisfaction du devoir accompli : le bon fonctionnement de son commerce**

*"Le magasin, c'est son repaire, son antre, son lieu de rencontres et d'échanges, son ouverture au monde, son bureau des pleurs et des joies, son fief, sa vraie vie. Chaque jour de la semaine, moins le dimanche après-midi et le lundi, elle y reçoit. Elle en est le centre immobile et toujours en mouvement, sorte de quartz vibrant qui donne la mesure du temps. L'univers gravite autour. Sans doute a-t-elle rêvé un jour d'une autre vie, mais le destin, qu'elle ne discute pas, l'a posée là, d'où elle n'a pas du tout l'intention de partir." (p.147)*

#### **- Portrait d'Émile (oncle de la famille)**

*"Il passe ses journées installé à son établi, un lourd bureau de bois au plateau surélevé, sur lequel il range minutieusement les outils fins et délicats nécessaires à l'accomplissement de son métier (minuscules tournevis au manche de laiton, pinces et cisailles susceptibles d'opérer une mouche à*

*cœur ouvert). De son poste de vigie, rien ne lui échappe des allées et venues des passants dans le bourg, qu'il suit à travers le rideau semi-transparent de coton blanc de la vitrine, tout en gardant vissée à l'œil droit sa loupe d'horloger, un petit cylindre noir évasé à la base, qu'il coince dans son orbite et qu'il semble parfois oublier quand il lie conversation avec un client. Ce qui lui permet, cette prothèse oculaire, de poursuivre son travail, penché à quelques centimètres au-dessus des entrailles d'une montre éventrée, tout en levant de temps en temps l'autre œil en quête d'un menu incident dans son petit théâtre de la rue." (p.53)*

[« Le paleo-circus » :

À une question de Catherine Argand\*, Jean Rouaud répondit :

*"Ce nouveau livre aussi est un autoportrait. J'aurais pu l'appeler : 'Portrait de l'artiste en homme des cavernes', ou encore 'Comment les gros bras se font doubler par un bon à rien'. La position du premier avorton qui peignit des bisons sur les parois des grottes pour la simple raison que sa difformité l'empêchait de chasser s'apparente à celle de l'homme sans qualités. Au début, l'artiste se pense dans l'absence, en termes d'impuissance. Je viens de là.... Dans cette situation, le regard que les autres posent sur vous n'est guère valorisant. De là à développer un sentiment de paranoïa"*

Le texte ne fait pas partie du « roman familial, je respecte la chronologie】

« Sur la scène comme au ciel »

En bon fils de commerçante avisée, Jean Rouaud fait le bilan de ses quatre romans précédents. Il nous offre en quelque sorte une conclusion de sa quête de l'origine et de l'histoire de sa famille.

La première partie du livre porte sur la façon dont la mère du narrateur a vécu et ressenti les livres précédents. Jean Rouaud a choisi de faire parler sa mère. Il l'imagine par-delà la mort commentant les livres de son fils et décrit la manière dont elle vécut cette soudaine notoriété.

*"Mettez-vous à ma place. Vous recevez un livre, écrit par l'un de vos enfants, ce qui, déjà, n'est pas courant, et de quoi parle-t-il ? De vous. De tout ce qui a fait votre vie. Vous avancez de page en page et tout y est, les histoires de famille, les sœurs, les parents, les grands-parents, les oncles, les tantes, le linge sale, il a tout dit. D'un coup, il suffisait qu'un lecteur le parcoure, ce présumé roman, et nous n'avions plus de secrets pour lui, ce qui, pour vous donner une idée de ce qu'on l'on ressent, ressemble à ces cauchemars où l'on se retrouve au milieu d'une foule dans le plus simple appareil, sans autre possibilité que ses bras pour se couvrir." (p.29)*

Elle lui reproche de tout dire certes, mais aussi de trop dire ou de ne pas dire exactement ce qui s'est passé. Il y a en effet ce qui s'est réellement passé et la façon dont l'auteur l'a

vécu et le retranscrit métamorphosé par sa plume romanesque. C'est bien sur ce rapport entre le réel et l'imaginaire que porte ce livre.

---

- Le regard se sa mère :

*"Il est certain que j'ai toujours déconseillé à mes enfants de prendre ma suite, leur ayant maintes fois expliqué que je ne voulais personne après moi, faites ce que vous voulez, tout, sauf le commerce, mais tout, c'était une façon de parler, je pensais que lui saurait faire la part des choses, il doit être possible de s'occuper dans la vie sans faire parler de soi au détriment des autres. Qu'on ne s'étonne pas, après, des retombées. D'autant qu'en mettant certaines personnes en cause il m'a placée dans une situation délicate. Car moi, j'étais seule dans mon magasin, pas de liste rouge, pas de code secret, entrait qui voulait, je n'allais pas filtrer les clients. Et à qui venait-on se plaindre ? Se plaindre, non, pas vraiment, dans l'ensemble les gens se montraient plutôt bon public, qui me disaient, après les compliments d'usage, comme vous devez être fière et cetera, avoir apprécié le passage sur la pluie, qui est, à mon avis, avec les pages sur le remembrement en Bretagne, ce qu'il a fait de mieux. En quoi ses lecteurs étaient d'accord avec moi, et, s'il y avait eu la moindre chance qu'il m'écoute, je lui aurais conseillé de s'en tenir à la description des paysages".* (p.24)

Dans la seconde partie du livre, Jean Rouaud revient sur l'amour de son père et de sa mère. Avec beaucoup d'émotion, il retrouve leurs lettres d'amour et les commente avec tendresse.

- Amour et sincérité :

*"Mais cette lettre, en la relisant, avec un peu de recul, je vois bien comme j'ai toujours eu peur de ne pas savoir exprimer mes sentiments, et par conséquent qu'on mette en doute leur réalité. Je vous aime très fort, et croyez à ma sincérité. Normalement, je vous aime très fort aurait dû suffire. Quel besoin de risquer de passer pour insincère en cherchant à arguer de sa bonne foi ? A moins que l'on doute soi-même de sa capacité à aimer. Ce qui ne veut pas dire qu'on se sente incapable d'aimer. Ce qui veut dire qu'il faut beaucoup d'arrogance pour parler au nom de l'amour. Quand on est humble, on ne prétend pas incarner à soi seul un sentiment aussi fort. Et donc, croyez à ma sincérité, il fallait comprendre : ce que j'éprouve ressemble à de l'amour, mais peut-être vous en faites-vous une si haute idée que ce que vous en percevez vous semble bien modeste. Mais aiment-ils mieux et plus fort, ceux qui font l'étalage de leurs sentiments ? Ont-ils plus d'amour à donner ? Lorsque je retrouvais mes enfants, dont la pensée ne m'avait pas quittée pendant tout le temps de leur absence, j'avais l'habitude, sitôt que retentissait la sonnette du magasin, de courir jusqu'à la porte et, au moment de les embrasser, hissée sur la pointe des pieds, de les retenir un instant contre moi, de déposer un baiser un peu plus appuyé que le rapide baiser du soir sur leurs joues.".. (p. 77)*

\* in *Lire*, décembre 1996-janvier 1997

[<http://www.lire.fr/entretien.asp?idC=32099&idTC=4&idR=201&idG=>]

« La fiancée juive » (Gallimard 2008.)

L'ouvrage se termine par un poème portant ce titre, il contient le CD que J Rouaud interprète.

Ce serait une sorte de carte de visite en neuf volets. Elle dirait je suis celui-là qui sanglote en regardant la mort d'un Mozart de téléfilm, ne comprenant que plus tard que cette mort en cachait une autre. Je suis celui-là qui, lisant *Mère Courage de Brecht*, retrouve sa mère sous les traits d'Anna Fierling poussant son petit commerce dans sa charrette. Je suis cet ex-vendeur de journaux qui évoque ses généreuses devancières, les sœurs Calvaire et leur maison de la presse d'un autre âge. Celui-là qui, cherchant à devenir écrivain, se tourne vers son enfance et retrouve un maître d'école omniscient, l'ennui des étés, les promenades du pensionnat. Et c'est le même, bien des années après, qui chante sur un air de blues l'éblouissement de la rencontre et " le long tunnel de son chagrin ".

## La vie poétique 1.2..3

« Comment gagner sa vie honnêtement » (1)[ Gallimard.2011]

Comment gagner sa vie honnêtement est un texte autobiographique, qui inaugure un cycle intitulé : « *La vie poétique -une histoire de France* ». Le projet ambitieux de Jean Rouaud est de restituer la vie de la société française de la deuxième moitié du XXe siècle à travers son itinéraire personnel, mêlant les faits réels, les anecdotes vécues, et les émotions poétiques, littéraires, esthétiques qui ont jalonné ce parcours. Il nous livre ainsi une peinture d'époque, minutieuse et colorée : la jeunesse dans l'Ouest pluvieux, les petits boulots, les modes vestimentaires, la contestation et les communautés, l'auto-stop, le refus du salariat (voir le titre, tiré d'une citation de Thoreau) et de la vie bourgeoise, les expériences amoureuses (compliquées pour un fils des provinces catholiques et un garçon myope, sans lunettes ...), la vie étriquée des désargentés dans une mansarde avec « la compagne des jours tristes », l'attrait de l'Extrême-Orient, le basculement du monde d'une civilisation rurale vers une urbanité déréglée, tout cela éclairé par la rencontre, à cinquante ans, de « la fiancée juive » dont l'amour fournit une clé aux errances passées. Chateaubriand, Thoreau, Rimbaud, Kerouac, Cassavetes accompagnent ce récit charmant et sensible, dont le fil se déroule au gré des souvenirs, dans un désordre savamment orchestré. On se laisse ainsi porter par une voix intelligente et mélancolique, à travers les méandres d'un récit qui parvient à marier de façon très convaincante l'intime et le collectif.

« Une façon de chanter » (2)[Gallimard 2012]

Une façon de chanter constitue le deuxième volet de l'autobiographie poétique entamée par Jean Rouaud avec *Comment gagner sa vie honnêtement*. Alors que le premier tome racontait les années d'après mai 68, les voyages en auto-stop, les petits boulots et les expériences hasardeuses des jeunes adeptes de la vie en communauté, Une façon de chanter, à l'occasion de la mort d'un proche, remonte vers l'enfance et l'adolescence. Comme le disparu est ce même

cousin qui a offert à l'auteur sa première guitare, ce dernier en profite pour tendre l'oreille vers les lointains de sa jeunesse. Et le moins qu'on puisse dire c'est que la bande-son du village natal était rudimentaire : les cloches de l'église, le marteau du maréchal-ferrant, le cri d'un goret égorgé par le charcutier, et derrière le mur du jardin la seule musique d'un piano sous les doigts de l'oncle Émile. On comprend pourquoi l'arrivée brusque, par l'entremise du transistor, des groupes anglo-saxons, va bousculer ce monde ancien où l'on chantait encore *Auprès de ma blonde*. Et pour accompagner cette prise de pouvoir par la jeunesse, pas de meilleur passeport que l'apprentissage de la guitare. L'intime et le collectif se mêlent dans le flux d'un récit mouvant et drôle, où l'on croise certaines figures déjà rencontrées comme celles de la mère et du père, mais aussi une charmante vieille dame professeur de piano, un naufragé volontaire, une famille allemande accueillante et le jeune Rimbaud plaquant des accords sur un clavier taillé dans sa table de travail. Autant d'évocations que ponctue la très riche bande musicale : Dylan, les Byrds, Graeme Allwright, les Kinks et bien d'autres sont convoqués pour raconter en musique ce changement de monde, sans oublier les refrains balbutiants, composés par un jeune homme sombre derrière lequel on reconnaît Jean Rouaud lui-même gagner sa vie honnêtement.

#### « Un peu la guerre » (3) (Gallimard 2014)

Jean Rouaud vous présente lui-même son ouvrage :

Nous étions deux ou trois ans après mai 68. On m'annonçait que le roman était mort, ce qui n'était pas la meilleure nouvelle quand on se promettait de devenir écrivain. Le siècle n'avait pas été avare en exterminations massives, alors face à ces montagnes de cadavres on n'allait pas se lamenter pour la mort d'un genre, le roman, parfaitement bourgeois et réactionnaire. La solution de remplacement ? Le texte, rien que le texte. Mais à la réflexion, il y avait une autre mort qui était passée inaperçue ; celle, brutale, de mon père. Est-ce que de cette mort du roman, on ne pourrait pas faire le roman de la mort ? Le roman du mort ? Vingt ans plus tard, j'apportai à l'éditeur le manuscrit qui glissait cette disparition d'un homme de quarante-et-un au milieu des massacres de la première guerre. L'éditeur s'alarmea d'une autre disparition, celle du narrateur. Au bilan du siècle, il convenait de rajouter deux victimes collatérales : le roman et moi. JR.

#### « Éclats de 14 » (Éditions Dialogues. 2014)

*Eclats de 14* est un livre bouleversant, qui fait dialoguer les images gravées dans le sang par le peintre **Mathurin Méheut**, qui a vécu les quatre années du conflit sur le front, avec le texte poétique et lyrique de Jean Rouaud, prix Goncourt 1990, pour *Les Champs d'honneur* (Editions de Minuit). Un des livres les plus bouleversants parus dans le contexte de la commémoration de la Grande Guerre.

